

Rencontres littéraires Bergische Universität Wuppertal - Romanistik

Entretiens avec Oliver Rohe – 25 janvier 2017

Conférence de l'auteur : *Mémoires de l'oubli – fictions d'identité*

Discours de Maren Butzheinen

**Passé décomposé, présent incohérent : Langue, mémoire et identité
(méta-)fictionnelle dans les textes d'Oliver Rohe**

Cher Oliver Rohe, chers auditeurs, chers étudiants, chers collègues.

À la suite de grands auteurs comme Laurent Gaudé et Jérôme Ferrari qui ont participé à nos rencontres littéraires, nous avons le plaisir aujourd'hui de retrouver Oliver Rohe à nos côtés. Rohe est un écrivain renommé en France et à l'international qui est également fondateur de la revue littéraire *Inculte* devenue une maison d'édition exclusive. Cet auteur poursuit dans son œuvre la réflexion du passé, de la mémoire et de ses effets sur l'identité individuelle et collective – sujets qui enchaînent parfaitement avec la rencontre de Ferrari, avec qui Oliver Rohe a publié *À fendre le cœur le plus dur* à l'occasion d'une exposition sur la guerre italo-turque en 1911-12.

Les guerres et leurs dévastations, les guerres entre différents pays

et au sein d'une seule nation, on en retrouve des traces ou des horizons infinis dans les romans connus de Rohe, comme *Défaut d'origine*, *Terrain Vague* ou la biographie sur Kalachnikov, *Ma dernière création est un piège à taupes*. Dans cette dernière œuvre, il s'agit de la guerre à dimension globale et incessante : Oliver Rohe illustre la férocité et la puissance effrayante des armes automatiques comme l'AK47, nommé Kalachnikov ; une arme dont l'usage se charge d'histoire et de symbolisme. Arme de guerre, arme de terrorisme, ayant massacré et traumatisé des milliers d'êtres humains partout dans le monde – soldats et civilistes – depuis soixante-dix ans déjà. Ainsi, Rohe fait voyager ses lecteurs dans le temps et ses traumatismes. Et qui autre que lui pourrait mieux écrire que lui de la guerre au Liban, lui, fils d'un père allemand et d'une mère libanaise, ayant grandi à Beyrouth.

Dans son premier roman à grand succès, *Défaut d'origine*, on se voit face à un monologue intérieur en forme de dialogue imaginaire entremêlé entre deux jeunes hommes, ayant vécu ensemble leurs études et les conséquences de la guerre civile. Le narrateur s'est réfugié loin de son pays et ses souvenirs, l'autre, Roman, n'ayant pas pu partir, avait dû se résoudre à l'impossibilité d'exister dans une société d'après-guerre, marquée par l'opportunisme, l'égoïsme et le mensonge – la négation du passé. Cet autre – sorte de double de lui-même –, que le narrateur a prévu revoir, lui paraît comme un vestige du passé ; il se souvient de ses paroles, ses mépris et ses haines en essayant d'oublier son propre dégoût de voler en avion. Roman – quel nom symbolique – semble le seul lucide, le seul tourmenté et réellement traumatisé face à ces autres habitants d'un pays – apparemment ressurgie et nouveau-né – dans lequel les survivants se lèchent hypocritement et presque savoureusement, paraît-il, les plaies d'une guerre qu'on essaye d'oublier. Roman, ou plutôt ses paroles et ses souvenirs, reprennent possession du narrateur ; paroles sans pitié pour rien et personne, paroles de haine, contre ce pays ayant – pour Roman – perdu toute légitimité d'être nommé « patrie » ; paroles de rejet de ceux qui ont tué et qui se sont enrichis après ; paroles contre les jeunes pseudo-sensibles qui se croient des artistes ; contre sa mère, hypocrite et

fausse comme le pays dans lequel elle a fait vivre ses enfants à proximité des meurtres et dévastations de la guerre. Roman s'est sorti de tout cela vivant mais emprisonné dans sa mémoire, comme enterré vivant dans les traumatismes du passé. Il raconte – dans le souvenir du narrateur – l'histoire d'une nation entière et d'un jeune homme opprimé ; ainsi, son histoire met en scène l'impossibilité d'exister quand passé et présent restent incohérents.

Nos étudiants du séminaire « Mémoire, fiction, identité » du semestre dernier se souviendront du principe connu qu'une identité ne peut se créer qu'à partir d'une narration cohérente capable de lier passé et présent¹. *Défaut d'origine* illustre le problème du traumatisme qui rend impossible cette cohérence.

Et comme toutes les guerres et leurs abominations changent – à travers les souvenirs insupportables qu'ils laissent – le destin d'un pays à jamais, les individués (au moins ceux incapables de se rendre aveugle face aux horreurs vécus ou entendus) en souffrent infiniment, dérobée de leur identité de jadis, incapable de s'orienter vers un avenir. Ce narrateur de la mémoire, – ce R/roman – se considère marqué à jamais par son passé, par les horreurs vus et vécus, sans jamais avoir pu agir ou changer le cours de l'histoire : « L'espèce de condition insoutenable avec laquelle nous devons sans cesse composer, est notre situation de témoin »² – ainsi décrit Roman son supplice.

Un supplice qu'il ne partage pas seulement - on le comprendra - avec le narrateur, dont la biographie ressemble d'ailleurs à celle de Rohe³. Le narrateur de ce R/roman est également incapable de se débarrasser de son identité marquée par la guerre.

Sur un niveau plus théorique, le même supplice est évidemment

aussi celui de l'artiste, de l'écrivain. *Défaut d'origine* est ainsi non seulement une œuvre à la fois actuelle et historique, fictionnelle et (auto) biographique, mais surtout métanarratif dans le sens qu'il met en question le roman en créant un tel. Chez Rohe, la langue, le langage, c'est-à-dire la parole – *conditio sine qua non* d'un roman – est étroitement lié à l'identité ou plutôt l'impossibilité de se créer une identité. Le lecteur remarquera le flou, l'imprécis, l'allusion – un immense *terrain vague*⁴ constant - dans le langage quand il s'agit de décrire des événements concrets du passé. Cette impossibilité de précision se lie à des énonciations crues, ravageuses, presque nihilistes ; énonciations d'une subjectivité honnête, impitoyable, négative qui s'exprime par rapport au vécu, aux éléments d'une vie affective emprisonnée, à tout ce qui aurait pu ou pourrait créer l'identité dans un R/roman. *Défaut d'origine*, dont le titre contient déjà toute une réflexion sur l'héritage, l'originalité, l'humain et l'art, reflète donc une grande partie de l'histoire des idées entre le modernisme et le postmodernisme : l'absence forcée d'identité, d'origine et d'originalité, ce qui aurait constitué – vu historiquement – un artiste et une œuvre. Même si, selon Rohe, l'écriture ne peut se réaliser qu'en s'admettant son propre échec permanent⁵, les déficits « naturels » d'un texte ouvrent, chez Rohe, des nouveaux horizons à l'écriture.

Le vague des paroles peut se lier avec des dessins⁶ ou avec des photos⁷ – images irritantes, suggestives, angoissantes. Le visuel paraît compenser en partie les déficits du langage incapable de transporter des événements horribles. Mais même l'image la plus réaliste et terrible – comme une photographie de guerre – ne recrée jamais la violence insupportable de la scène d'origine. L'origine, l'instant initial et réel, reste à jamais perdu, pourri, passé. Et défaut de cet origine, l'art – visuel ou écrit – essaiera constamment de se redéfinir en ré- et déconstruisant le passé.

¹ Cf. Birgit Neumann: „Literatur, Erinnerung, Identität“ in: Astrid Erll: *Gedächtniskonzepte der Wissenschaft*, Berlin (de Gruyter) 2005, S. 149-178¹ Oliver Rohe, *Défaut d'origine*, Paris (Allia) 2003, p.47.

² Oliver Rohe, *Défaut d'origine*, Paris (Allia) 2003, p.47.

³ Cf. Pierre Ménard: "Oliver Rohe -Défaut d'origine", publié le 11 septembre 2009 dans LIMINAIRE, <http://www.liminaire.fr/ateliers-d-ecriture-5/article/olivier-rohe-defaut-d-origine>.

⁴ Ce flou dans la description d'une existence humaine ainsi que dans la mémoire est parfaitement illustré aussi dans Oliver Rohe, *Terrain vague*, Paris (Allia) 2005.

⁵ Cf. Pascal Paillardet „Défaut d'origine“, dans : La Matricule des Anges, N° 046, 15 septembre – 15 octobre 2003, http://www.lmda.net/din/tit_lmda.php?id=17366.

⁶ Cf. *Terrain Vague*.

⁷ Cf. Oliver Rohe/ Jérôme Ferrari : *À fendre le cœur le plus dur*, Paris (Inculte/dernière marge) 2015.

Par rapport à la relation entre l'écrit et le visuel, une citation d'À *fendre le cœur le plus dur* illustre la relation de Rohe à parole et image : « Parce qu'elle risque de sacraliser la violence et de la dérober de l'étude de l'histoire, l'horreur qui gouverne le regard doit être profanée par la parole [...]. A ce temps primitif de l'ensorcellement et de la déférence induite pour l'image terrible succède alors le temps des écarts et de la distance, la récupération de l'aptitude à voir »⁸.

Ce n'est pas seulement À *fendre le cœur le plus dur* avec ses paroles d'auteurs entre des photos d'humains et de leurs combats, mais ce sont tous les romans de Rohe que je viens de citer – *Terrain Vague*, *Défaut d'origine* également – qui initient ce nouveau regard. Un regard intérieur – incohérent, distant, incertain, mais aussi révélateur de secrets oubliés et de vérités subjectifs dissimulés.

Par ce regard que transmet Rohe dans ses œuvres, l'inexprimable devient palpable, de loin, juste un peu, comme des chimères dans une brume trompeuse. On devine dans l'obscurité de l'oubli le passé, la mémoire et les traumatismes.

Maintenant enfin, pour nous sortir de cette obscurité et nous emmener dans la lucidité des pensées, je vous cède la parole, Oliver Rohe, pour nous introduire plus profondément dans votre écriture, vos fictions d'identités et vos mémoires de l'oubli. Merci Oliver Rohe, encore une fois, d'être avec nous.

⁸ À *fendre le cœur le plus dur*, p.13f.